

L'impact du Mfecane sur la colonie du Cap

Elleck K. Mashingaidze

L'essor de la nation zulu sous la conduite de Chaka, dans le premier quart du XIX^e siècle, fut suivi de grandes guerres et de troubles en Afrique du Sud. Les peuples les plus affectés furent les Nguni et les groupes parlant le sotho, qui appellent encore cette période de destruction le *Mfecane* (en nguni) ou le *Lifaqane/Difaqane* (en sotho)¹. Ce mouvement, qui se répandit rapidement dans la région, jusqu'au bord méridional du lac Victoria, fut aussi important pour l'histoire ultérieure de l'Afrique du Sud que la diffusion de l'esprit réformiste chez les Fulbe et les *djihād* qui l'accompagnèrent pour l'histoire du Soudan occidental pendant la même période. Comme les *djihād* fulbe, le Mfecane transforma les sociétés africaines les plus méridionales comme aucun mouvement ne l'avait fait depuis le début de l'âge du fer. Ce chapitre examinera quel fut son impact sur la colonie du Cap².

La zone de déploiement originaire du Mfecane n'était pas le Cap, mais le pays des Nguni, dans le Natal actuel. Il faut observer que, même si le déclenchement du Mfecane paraît dû à un événement soudain, la fermentation qui provoqua son explosion constituait un long processus qui avait couvé pendant plusieurs générations. Ce processus impliquait, entre autres, la transformation des Nguni — peuples agricoles et pastoraux — de petites communautés fondées sur des clans en des États plus vastes. L'apparition de ces États, semble-t-il, fut le résultat de la nécessité d'affronter le

1. W. G. A. Mears, 1970, p. 5.

2. Voici les auteurs qui ont étudié globalement le Mfecane: J. D. Omer-Cooper, 1966, 1969; L. Thompson, 1969b; W. F. Lye, 1967.

manque croissant de pâturages et de champs. Vers la fin du XVIII^e siècle, ce processus avait conduit à la constitution de vastes chefferies ndwandwe, ngwane, mthethwa et autres, dirigées par de puissants chefs militaires. Afin de protéger leurs peuples et de défendre leurs intérêts, ces chefs étendirent leur contrôle sur les territoires des voisins les plus faibles. Aussi, vers 1780, les petites chefferies arrivaient-elles difficilement à maintenir leur indépendance et une identité distincte.

La colonie du Cap à la veille du Mfecane

Avant d'examiner la situation de la colonie du Cap à la veille du Mfecane, il faut la définir, donner un bref tableau de la distribution de sa population et des relations entre les différents groupes, et dire enfin un mot de sa situation économique.

Définir la colonie du Cap est difficile, dans la mesure où ses frontières n'étaient jamais fixes. La frontière orientale, en particulier, était connue pour être mouvante et incertaine³. Par exemple, tandis qu'en 1771 elle était formée *grosso modo* par le fleuve Gamtoos, elle s'était déplacée huit ans plus tard, en 1779, sur le fleuve Great Fish et y était toujours établie à la veille du Mfecane. Le Great Fish constituait donc approximativement la ligne de partage entre les Blancs au sud et l'ouest, et les Noirs à l'est et au nord. La majorité des Africains était désignée collectivement sous le nom de Nguni du Cap⁴, ou parfois sous celui de Nguni du Sud⁵, et habitait les terres situées entre la Keiskamma et l'Umzimkulu. Les Nguni du Cap étaient divisés en trois catégories : les Xhosa, les Tembu et les Mpondo⁶. La classification très large de Derricourt inclut, dans les groupes principaux, les Mpondomisi et les Bomvana⁷. Les voisins des Nguni du Cap étaient les Khoisan — dont la plupart vivaient à l'ouest de la rivière Kei.

Dans le présent chapitre, la colonie du Cap sera définie de manière à inclure le territoire peuplé par les Blancs, ainsi que celui habité par les Africains à l'ouest du Great Fish jusqu'à l'Umzimkulu. Cette définition se justifie par les structures socio-économiques et la nature des nouveaux rapports qui se sont instaurés après le Mfecane, et qui en sont, nous le verrons, la conséquence.

Dans l'ensemble, les relations entre les divers peuples qui parlaient le nguni étaient relativement pacifiques. On peut en dire autant de celles entre les Nguni et leurs voisins khoisan. Cela ne signifie cependant pas qu'il n'y

3. Elle a été décrite ailleurs comme la « frontière mouvante ». Voir W. M. Freund, 1974.

4. J. J. Van Warmelo, 1935, p. 60.

5. Les noms de « Nguni du Cap » et de « Nguni du Sud » sont en fait géographiques et appliqués aux peuples parlant le nguni qui vivaient au sud de l'Umzimkulu. Les peuples parlant nguni et habitant au nord de ce cours d'eau sont appelés les « Nguni du Natal », ou plus simplement les « Nguni du Nord ».

6. J. J. Van Warmelo, 1935, p. 60.

7. R. Derricourt, 1974.

avait pas de conflits entre les deux groupes ou entre les divers peuples nguni. Par exemple, les heurts entre Nguni et Khoisan étaient fréquents, en particulier dans la zone comprise entre le cours supérieur du Kei et l'Amathole, au nord-ouest du Transkei⁸. Ces conflits étaient généralement provoqués par des raids menés par les San contre le bétail, raids qui amenaient des expéditions de représailles des Nguni. Néanmoins, ces conflits — soit entre les Nguni et les Khoisan, soit entre les chefferies nguni — étaient généralement très localisés et très maîtrisés.

Ce qu'on appelait la frontière orientale du Cap constituait cependant une zone de tension entre les Noirs et les Blancs, allant souvent jusqu'à des conflits ouverts dus à plusieurs facteurs. En premier lieu, il faut rappeler que, depuis des siècles, les communautés qui parlaient le nguni s'étaient lentement déplacées vers le sud du continent, à partir du Natal. D'un autre côté, l'expansion blanche en Afrique du Sud, qui suivait la direction opposée, avait commencé en 1652, quand Jan van Riebeeck avait fondé une colonie hollandaise au Cap. Les deux mouvements devaient fatalement finir par se heurter quelque part. Ils s'opposèrent dans ce que l'historiographie sud-africaine appelle « les guerres cafres ».

En second lieu, le Great Fish, bien que reconnu par le gouvernement du Cap comme la ligne frontière, était souvent franchi par les gens qu'il devait séparer et maintenir à distance. Les colons, et plus spécialement les éleveurs de bétail, violaient cette limite pour aller chercher des pâturages. Quant aux Africains, ils n'avaient jamais eu l'intention de reconnaître cette frontière, et encore moins de la respecter; car, lorsqu'elle fut instituée par le gouvernement du Cap, de nombreuses communautés xhosa étaient établies à l'ouest du Great Fish. La région frontalière était donc considérée par de nombreux Xhosa comme partie intégrante de leurs terres ancestrales, dont ils avaient été privés par l'expansion continue de la colonie. C'est pourquoi bon nombre d'entre eux continuaient à faire paître et boire leurs troupeaux le long du Great Fish, défiant ainsi les autorités du Cap. Les chasseurs xhosa chassaient toujours à l'ouest du cours d'eau.

La troisième raison pour laquelle la ligne frontalière de l'est restait une zone de tension et de violence entre les Blancs et les Noirs était que les deux groupes raciaux poursuivaient des activités économiques semblables, comme l'élevage et l'agriculture, qui constituaient les activités essentielles de chaque côté de la frontière. À cela s'ajoutait l'existence de systèmes de possession de la terre entièrement opposés.

Enfin, au XVIII^e siècle et au début du XIX^e l'expansion sud-ouest des Nguni fut provoquée par un dilemme réel dont l'origine est à chercher dans les événements qui se produisaient dans le nord de leur territoire. Ces événements empêchèrent les Nguni du Cap de se diriger vers le nord-est.

Dans la mesure où ils formaient l'avant-garde de l'expansion des Nguni du Cap à l'ouest et au sud, les Xhosa firent les frais du conflit entre les Blancs et les Noirs à la frontière. C'est pourquoi ce groupe n'est pas seulement celui

8. *Ibid.*, p. 49.

sur lequel on a de loin le plus écrit, mais encore il demeure celui des Nguni du Cap qui a été le plus vilipendé et le plus haï dans l'historiographie coloniale de cette région⁹.

Comme nous l'avons dit, les Xhosa ne reconnaissaient pas le Great Fish comme frontière et le traversaient pour aller faire paître leurs troupeaux. Ces « violations » frontalières étaient parfois accompagnées de vols de bétail, auxquels les colons du Cap répliquaient souvent par des raids de représailles en pays xhosa, sous prétexte de récupérer leurs biens. Il était cependant fréquent que les activités des commandos dépassent les objectifs qu'ils s'étaient fixés.

Il est donc évident que les relations entre Noirs et Blancs dans la région n'étaient pas pacifiques à la veille du Mfecane. Nous examinerons à présent la situation de la colonie à la veille de ce mouvement.

Situation et perspectives économiques

Quand la colonie du Cap, dans les années 1822-1823, apprit l'existence de troubles dans le Natal, la vallée du Caledon et le Highveld, de nombreux colons n'y vivaient que depuis deux ans. Parmi eux se trouvaient des Anglais amenés au Cap en 1820 pour accroître une population encore clairsemée et essentiellement hollandaise. La plupart de ces colons — environ 5 000 — avaient été envoyés dans le district d'Albany, où ils exploitaient près de 100 acres chacun. Bien que la chose ne fût peut-être pas intentionnelle, l'un des buts principaux du peuplement d'Albany, pour le gouverneur Somerset, était de faire participer les colons à la défense et à la stabilisation de la frontière orientale, de triste réputation.

Les perspectives économiques de la colonie du Cap n'avaient jamais été très brillantes. La dangereuse situation militaire de la frontière ne faisait qu'aggraver les problèmes économiques. La situation des colons de 1820 était pire que celle des fermiers hollandais des anciens districts de la colonie. L'agriculture, censée être la principale activité économique d'Albany et la source essentielle de subsistance, donnait, en 1823, tous les signes de l'effondrement. En premier lieu, bon nombre des nouveaux fermiers n'étaient guère qualifiés pour le travail auquel ils avaient été destinés en Afrique. On se plaignait communément de la trop petite taille des lopins de terre. Puis se produisirent, en 1822, des inondations qui détruisirent toutes les récoltes. En 1823, de nombreux fermiers avaient abandonné leurs terres, et ceux qui étaient restés avaient perdu leur enthousiasme et étaient découragés. Les petits pécules apportés d'Angleterre diminuaient rapidement; de nombreux fermiers s'étaient lourdement endettés auprès du gouvernement ou frôlaient

9. En fait, les guerres de la frontière orientale du Cap sont généralement appelées les « guerres cafrés » dans les livres d'histoire sud-africains. Les Xhosa étaient considérés comme des « sauvages qui ne craignent que la force et le châtement » (C. W. De Kiewiet, 1968, p. 51). Les Xhosa étaient considérés comme d'incorrigibles voleurs de bétail qui devaient être combattus (E. A. Walker, 1957, p. 116-119).



6.1. *Poupées en vente au Cap au début du XIX^e siècle, représentant un homme et une femme san.*
[Source: J. Vansina, *Art history in Africa*, 1984, Londres, Longman. © Staatl. Museum für Völkerkunde, Munich.]

la misère. L'alcoolisme augmentait rapidement, car plus d'un homme ruiné cherchait à oublier ses déboires dans la boisson¹⁰.

En 1823, il ne restait qu'un tiers des fermiers d'Albany sur leurs terres. Ils devaient affronter des problèmes immenses; et l'avenir agricole du district semblait très incertain. Comme on l'a déjà signalé, les autres fermiers avaient abandonné leurs terres: certains avaient opté pour d'autres formes d'emploi dans les centres urbains; d'autres étaient devenus commerçants; et la majorité s'était reconvertie dans l'élevage.

Les fermiers des peuplements plus anciens, tout comme ceux d'Albany, étaient confrontés à un problème encore plus grave: le manque de main-d'œuvre. Même à cet égard, la situation des colons de 1820 était pire que celle des colons hollandais. Tandis que ceux-ci pouvaient employer des Xhosa, des Khoisan ou même des esclaves, les colons de 1820 n'avaient pas le droit de recourir à ce type de main-d'œuvre¹¹. Les fermiers de l'« Anglostan », comme Butler appelle le district d'Albany, étaient supposés employer de la main-d'œuvre libre, venue de Grande-Bretagne. Mais la plupart des ouvriers agricoles que l'on avait fait venir d'Angleterre avaient fui leurs maîtres en arrivant en Afrique du Sud, pour se rendre dans les centres urbains où les perspectives leur semblaient meilleures. Des efforts désespérés furent faits pour encourager à nouveau l'émigration dans la colonie. Parmi ceux qui répondirent à ces appels — en majorité des travailleurs irlandais —, seule une insignifiante poignée parvint réellement dans les districts de la frontière orientale. Beaucoup rachetèrent leur liberté en arrivant au Cap et partirent faire carrière ailleurs. Dans ces conditions, les nouveaux colons étaient obligés de compter sur eux-mêmes, sur leurs femmes et leurs enfants pour accomplir « les tâches les plus basses », normalement exécutées uniquement par les ouvriers agricoles et les esclaves¹². Toutes ces difficultés furent encore aggravées par l'obligation faite aux fermiers et aux hommes les plus vigoureux de se rendre sur la frontière orientale pour la défendre.

Pour alléger les difficultés financières des colons en détresse, quelques personnes créèrent une organisation destinée à collecter des fonds. Cette Société pour le soulagement des colons en détresse rassembla en effet de l'argent, si bien qu'en 1824 elle put aider certains fermiers et leur fournir le capital dont ils avaient grand besoin. Mais aucune aide financière ne pouvait éliminer les deux difficultés chroniques qui accablaient la colonie: le manque de main-d'œuvre et la situation fluctuante de la frontière orientale. Ces problèmes n'avaient pas encore été résolus quand, vers 1822-1823, les effets du Mfecane atteignirent la colonie du Cap à travers l'Orange et le Natal.

10. G. Butler, 1974, p. 176; E. A. Walker, 1957, p. 157.

11. E. A. Walker, 1957, p. 157.

12. G. Butler, 1974, p. 178; G. M. Theal, 1891, p. 238-239.

Le Mfecane

Le détail des événements survenus au nord du territoire nguni, dans la vallée du Caledon et le Highveld, ne nous concerne pas ici¹³. Nous voulons seulement examiner comment ces événements finirent par affecter la région nguni du Cap et la colonie elle-même. Nous essayerons de préciser quelles furent les nouvelles formes sociales, les nouveaux rapports entre les différents groupes de la région et les nouvelles formes socio-économiques que le Mfecane suscita.

Comme on l'a déjà vu, le mouvement prit naissance au Natal, chez les groupes du Nord parlant le nguni. Les causes exactes du Mfecane ne sont pas connues. Il semble néanmoins que la population de cette région avait beaucoup augmenté en quelques générations. Cette tendance avait mené, étant donné les méthodes agricoles de l'époque, à une surpopulation. Pour répondre à ce problème, de nouvelles formes d'organisation politique furent mises en œuvre. Dans les dernières décennies du XVIII^e siècle, un certain nombre de chefferies puissantes firent leur apparition — les plus connues étant celles des Ndwandwe, des Ngwane et des Mthethwa. Dans les deux premières décennies du XIX^e siècle, toutes ces chefferies — y compris celle des Zulu — s'étaient transformées en puissants États militaires dirigés par des chefs semi-monarchiques : respectivement, Zwide, Sobhuza, Dingiswayo et Chaka.

Si ce nouveau système étatique ne s'était pas accompagné d'une révolution des méthodes et de la stratégie militaires, la tension et les violents conflits ouverts, qui caractérisaient les rapports entre les États méridionaux nguni à partir de 1815 environ, n'auraient certes pas conduit à des guerres à une grande échelle. Il est aussi possible que, sans l'efficace stratégie militaire employée plus tard par les diverses armées nguni du Nord — et particulièrement les Zulu —, les événements n'auraient pas affecté les régions situées au-delà du pays nguni du Nord.

Pour autant qu'on sache, le premier grand conflit ouvert commença en 1815, entre les Ndwandwe de Zwide et les Ngwane de Sobhuza. Les Ngwane furent vaincus et obligés de franchir le Pongolo, région où ils jetèrent les fondations de la nation swazi. Selon J. D. Omer-Cooper, ce conflit marqua le début du Mfecane. Avec le départ de Sobhuza, le conflit entre Zwide et Dingiswayo devint quasi inévitable. De fait, vers la fin de l'année 1817, le heurt entre les Ndwandwe et les Mthethwa se produisit. Dingiswayo, le roi des Mthethwa, fut tué pendant cette guerre, laissant son peuple démoralisé, dispersé et privé de chef.

Les Ndwandwe auraient obtenu une victoire totale et la domination de tout le territoire situé entre la Tugela et le Pongolo après la chute de Dingiswayo, si une nouvelle puissance n'avait pas surgi sous le patronage de ce dernier. Il s'agissait de Chaka, le fils de Senzangakhona, le chef d'un groupe zulu alors très insignifiant. Dans sa jeunesse, Chaka avait été formé dans l'un des régiments mthethwa de Dingiswayo. Grâce à son intelligence

13. Ces détails forment le thème du chapitre 5 de ce volume. Voir aussi note 2 ci-dessus.

et à sa capacité d'initiative, il avait rapidement été promu à un haut rang dans l'armée. Lors du conflit entre les Ndwandwe et les Mthethwa, Chaka n'était pas seulement officier supérieur de l'armée mthethwa : il avait succédé à son père comme chef du petit groupe zulu alors placé sous le commandement des Mthethwa. Quand Zwide eut tué Dingiswayo, Chaka et ses Zulu constituèrent le seul centre de résistance sérieuse contre lui et les Ndwandwe. Chaka se prépara à un affrontement décisif avec Zwide, en faisant passer sous son contrôle plusieurs chefferies, dont celle des Mthethwa démoralisés. Il perfectionna aussi ses nouvelles méthodes de guerre et enrôla dans son armée tous les jeunes en âge d'entrer à l'école d'initiation. Celle-ci fut d'ailleurs abolie et remplacée par des centres d'entraînement pour la jeunesse.

La fameuse guerre entre les Ndwandwe de Zwide et Chaka eut lieu en 1818, et Zwide fut complètement battu après toute une série de campagnes. J. D. Omer-Cooper a très justement décrit la défaite des Ndwandwe comme un tournant dans la carrière de Chaka et de l'histoire du Mfecane¹⁴. Sans rencontrer d'opposition sérieuse dans le pays nguni du Nord, Chaka poursuivit ses campagnes pour édifier son État militaire zulu. Son principal moyen d'expansion fut la conquête et l'intégration des chefferies vaincues à la nation zulu. De nombreuses chefferies plus petites furent ainsi soumises. Mais un plus grand nombre encore s'arrangea pour éviter l'emprise de Chaka en fuyant la région du Natal. Dans les années qui suivirent la mort de Zwide, en 1818, une multitude de chefferies vaincues et dispersées, de familles ou d'individus déracinés fuirent vers l'ouest, du Drakensberg au Highveld, ce qui déclencha des vagues de migrations au fur et à mesure que les terres étaient dévastées et les cultures détruites. D'autres Nguni du Nord s'enfoncèrent dans le sud par la Tugela et l'Umzimkulu. En 1822-1823, ce mouvement de migration de gens égarés, affamés et misérables qui venaient du nord-est avait atteint le pays mpondo et le pays tembu, semant la terreur et la destruction partout où passaient les hordes de fuyards. En 1823, le pays mpondo fut particulièrement bouleversé par l'arrivée des immigrants nguni du Nord. Les Tembu du Nord, avec leur chef Ngoza, s'étaient installés là, peu avant de retourner au pays zulu. Au No Man's Land, à l'ouest du pays mpondo, se trouvaient les Bhele de Mdingi, qui furent plus tard rejoints par les Wushe et les Bhaca, commandés par Madikane. Puis survint l'invasion zulu du pays mpondo en 1823-1824. Bien que Faku, très sagement, empêchât son peuple d'attaquer les Zulu, les envahisseurs emmenèrent avec eux une grande partie du bétail mpondo.

Quand les nouvelles des événements parvinrent au Cap — où les réfugiés nguni du Nord, les vagabonds et les envahisseurs étaient connus sous le nom de Fetcane —, la colonie avait déjà été occupée dans sa partie septentrionale par des groupes de fuyards. À la différence des Fetcane, les réfugiés qui arrivaient dans la colonie avaient perdu toute cohésion et toute identité. Comme les premiers, ils étaient misérables, démoralisés, affamés

14. J. D. Omer-Cooper, 1966, p. 33.

et égarés. Les Mantatees¹⁵ ou Bechuana, comme on les appelait généralement, avaient fui la vallée du Caledon et la Transorangie après les invasions des Ngwane, des Hlubi, et les effets dévastateurs des opérations tlookwa, dirigées par une femme, Mma-Nthatisi. Certains venaient d'aussi loin au nord que le Vaal, expulsés par les invasions du Mfecane. De nombreux réfugiés tswana avaient quitté leurs régions du Botswana après l'attaque de la capitale tlaping de Dithakong par les Phuting, les Hlakoana et les Fokeng en 1823.

Les réfugiés s'entassèrent dans des districts comme Graaff-Reinet et Albany. Ils ne constituaient pas une menace militaire, puisqu'ils étaient désarmés et privés de chefs. Tout ce qu'ils cherchaient, c'était un peu d'aide et de protection.

La réaction initiale du Cap (1823-1828)

La réaction initiale du gouvernement colonial du Cap et des colons face à l'afflux des réfugiés doit être comprise et examinée à la lumière des deux besoins les plus pressants de la colonie à la veille du Mfecane : garantir la sécurité de la frontière et obtenir de la main-d'œuvre bon marché. La pénurie de main-d'œuvre, en particulier, avait poussé de nombreux fermiers à choisir d'autres formes de travail et à abandonner l'agriculture.

Il devint très vite évident pour les fermiers inquiets et un peu effrayés des districts de Graaff-Reinet et d'Albany que les centaines de Mantatees et de Bechuana (Tswana) qui traversaient l'Orange n'allaient guère créer de problèmes de sécurité. Leurs allures aimables et presque timides, le fait que la plupart d'entre eux avaient perdu tout lien et toute cohésion de groupe conduisirent les colons à penser que les réfugiés sotho et tswana pouvaient faire des « serviteurs dociles et dévoués »¹⁶, satisfaisant ainsi l'un des besoins les plus urgents de la colonie. Ce jugement se révéla judicieux puisque la colonie du Cap profita finalement des effets destructeurs du Mfecane. De fait, le gouverneur décida, en 1823, que les réfugiés devaient

15. Les termes de « Mantatees » (écrit aussi « Mantatis ») et de « Fetcane », tels que les utilisent les colons blancs, les écrivains et les fonctionnaires du gouvernement du Cap, exigent quelques brèves explications. Dans la bouche de ces gens, ces termes s'appliquent aux agents du Mfecane. Le terme de « Mantatees », tel que l'emploie par exemple Robert Moffat, se réfère collectivement à des groupes comme les maraudeurs phuting, hlakoana et fokeng, qui envahirent la capitale tlaping de Dithakong en 1823. Appeler ces groupes ainsi risque d'induire en erreur, dans la mesure où ils n'avaient aucun lien avec Mma-Nthatisi, qui était chef des Tlookwa. Plus tard, le terme fut de nouveau employé de manière erronée pour désigner les réfugiés tswana et sotho qui refluaient dans la colonie, venant de l'Orange et du Caledon — particulièrement après Dithakong. « Fetcane » ou « Mfecane », par ailleurs, quand ils étaient appliqués à des gens, se référaient aux envahisseurs des Nguni du Nord, c'est-à-dire aux Zulu et aux Ngwane de Matiwane. Voir J. D. Omer-Cooper, 1966, p. 93-96; W. G. A. Mears, 1970, p. 5-13; L. Thompson, 1969, p. 393; G. Butler, 1974, p. 182; R. H. Dugmore, 1958, p. 44.

16. Voir, par exemple, les représentations (et les légendes les accompagnant) des deux soi-disant « Mantatees » dans G. Butler, 1974, p. 228, et aussi p. 181-182.

servir d'ouvriers agricoles pour les colons qui le souhaitent, pendant une période d'au moins sept ans¹⁷. Les fermiers des districts de Graaff-Reinet et d'Albany approuvèrent cette décision, dans la mesure où ils manquaient de main-d'œuvre.

Les opinions de l'époque quant à la qualité des travailleurs sotho et tswana ne sont pas unanimes. En 1834, un naturaliste et explorateur sud-africain, le Dr Andrew Smith, constatait que certains fermiers trouvaient leurs employés « lents », et beaucoup d'entre eux « extrêmement cupides voire même malhonnêtes, et tous très paresseux »¹⁸. Par ailleurs, un autre explorateur, George Thompson, observait que « la répartition de quelques centaines de réfugiés mantatees dans les familles les plus honorables, en tant que domestiques et bergers » s'était révélée être « un grand avantage »¹⁹. Le point de vue de Thompson ne diffère cependant pas des opinions et des observations d'Andrew Smith, selon lesquelles, malgré ce que disaient les fermiers à propos de leurs employés, la présence des Sotho et des Tswana dans la colonie était « souhaitable dans la mesure où ils [...] suppléaient au manque de personnel, dû au fait que les Hottentots avaient préféré, lors des années précédentes, d'autres vocations que le service des fermiers »²⁰. De fait, la plupart des Khoi du Cap s'étaient rendus dans les centres urbains ou vivaient sous la protection des missions chrétiennes, afin d'éviter l'humiliation de travailler pour ceux qui avaient pris leurs terres ancestrales.

Il est impossible de fournir le nombre exact de réfugiés tswana et sotho qui trouvèrent asile dans la colonie du Cap. Il pourrait s'agir de plusieurs centaines, voire de milliers d'hommes. En outre, cet afflux dura aussi longtemps que les troubles persistèrent à l'intérieur des terres; et ce ne fut pas avant la fin de 1828 que certains réfugiés tswana et sotho commencèrent à retourner chez eux. Le nombre des retours s'accrut vers le milieu des années 1830, une fois la paix et la stabilité rétablies par des chefs comme Moshoeshoe, le fondateur de la nation sotho²¹. Pendant les cinq premières années du Mfecane, il semble que d'autres réfugiés aient pénétré le territoire de la colonie. George Thompson aurait parlé de mille réfugiés tswana et sotho dans la colonie en 1826²². Cela se passait environ trois ans après l'arrivée de la première vague de déracinés.

Quel qu'ait été le nombre de ces réfugiés, plusieurs points sont indiscutables. En premier lieu, comme on l'a déjà souligné, les malheurs des peuples du Natal, de la vallée du Caledon, de l'Orange et du Highveld furent — ironiquement — une bénédiction pour la colonie du Cap. Cela fournit de la main-d'œuvre bon marché à une communauté agricole que le manque de personnel menaçait de ruiner. L'arrivée de cette force de travail donna une nouvelle impulsion à l'agriculture des secteurs orientaux de la colonie. En

17. G. M. Theal, 1891, p. 240; G. Butler, 1974, p. 182; W. F. Lye (dir. publ.), 1975, p. 20.

18. W. F. Lye (dir. publ.), 1975, p. 21.

19. 20. Cité dans G. Butler, 1974, p. 182.

20. W. F. Lye (dir. publ.), 1975, p. 21.

21. W. F. Lye, 1969, p. 203.

22. *Ibid.*, p. 202-203, citant G. Thompson.

second lieu, on a pu dire que, à Albany et Graaff-Reinet, la période « entièrement blanche » de la colonisation — pendant laquelle les fermiers européens, leurs femmes et leurs enfants devaient effectuer les tâches les plus « basses » — se termina avec l'arrivée des travailleurs africains. Ce changement, nous dit-on, fut achevé à la fin des années 1820²³. Il contribua à miner l'un des principes fondamentaux qui avaient présidé à la création de l'« Anglostan » ou Albany, celui qui voulait que les colons blancs comptent sur leurs propres forces pour leur subsistance. À partir de ce moment, l'importance de la main-d'œuvre noire dans le développement économique de la colonie se trouva nettement affirmée.

Le troisième point indiscutable concerne l'afflux des Tswana et des Sotho dans la colonie. Cet afflux permit de disposer d'une main-d'œuvre bon marché, ce qui mina un principe des colons d'Albany et de Graaff-Reinet, celui de l'agriculture intensive. En partie à cause des fermiers qui exigeaient plus de terres, en partie à cause de la disponibilité d'une main-d'œuvre bon marché, les fermes de 40 hectares se transformèrent en domaines plus vastes vers 1825²⁴.

Pour leur part, les Tswana et les Sotho profitèrent également de leur séjour temporaire dans la colonie. D'une part, on leur permit d'établir des maisons sur les terres de leurs employeurs. D'autre part, selon les termes de leur « apprentissage », ils furent payés en têtes de bétail et autres produits²⁵. De la sorte, beaucoup purent acquérir des biens personnels qu'on les autorisa à emporter dans leur pays.

La présence des Sotho et des Tswana dans la colonie ne résolut cependant pas l'autre besoin pressant des colons. Elle ne changea en rien la nature des rapports entre ceux-ci et leurs voisins, les Nguni du Sud. Tensions, conflits frontaliers, vols de bétail, raids de représailles : tout continua comme par le passé.

Ce tableau des rapports entre les Blancs et les Noirs de la colonie doit cependant être nuancé, pour que le lecteur ne garde pas l'impression d'une absence totale d'échange pacifique. Malgré les disputes et les querelles à propos des droits de chasse et de pâturage, il existait un désir mutuel de promouvoir des relations commerciales, parce que chaque groupe possédait certains produits que les autres n'avaient pas. Par exemple, les Xhosa avaient de l'ivoire, des cornes, des peaux, des bœufs et du caoutchouc, produits fort recherchés par les marchands coloniaux. Pour leur part, ils avaient besoin de cuivre, de perles, de boutons, de poudre et d'alcool — en particulier d'eau-de-vie —, toutes choses que seuls ces marchands pouvaient leur fournir. Ainsi, en dépit des hostilités entre les Africains et les colons, il existait un système de troc. Aucune forme de contrôle militaire ou juridique ne pouvait y mettre un terme. De fait, malgré les heurts des Blancs et des Noirs sur la frontière orientale, les échanges commerciaux s'étaient poursuivis en dépit

23. G. Butler, 1974, p. 181.

24. Les fermes furent agrandies en 1825, selon G. M. Theal, 1891, p. 239.

25. W. F. Lye (dir. publ.), 1975.

de la politique officielle du gouvernement. Le contrôle très strict exercé à la frontière par les autorités ne faisait qu'encourager la coopération entre les Blancs et les Noirs dans un système de contrebande.

Et ce fut parce que cette contrebande prospérait que le gouverneur en titre, sir Rufane Donkin, décida en 1821 de régulariser les échanges entre la colonie et les Xhosa²⁶. Il s'agissait d'instituer une foire régulière — voire même plusieurs — au bord de la Keiskamma. D'abord opposé à ce projet, le gouverneur accepta ensuite les réalités de la situation, et une foire fut créée à Fort Willshire. D'abord annuelle, elle se développa rapidement, se tint bientôt quatre fois par an, puis devint mensuelle et, en 1824, hebdomadaire²⁷. Commerçants de la colonie et commerçants xhosa s'y rencontraient par milliers pour échanger leurs produits. Les négociants africains — hommes et femmes — se rendaient à Willshire de régions aussi éloignées que celle située entre la Keiskamma et le Kei²⁸. Ils apportaient des cornes, de l'ivoire, des peaux, du caoutchouc et des bœufs, et emportaient des perles, des boutons, des fils de cuivre, de l'eau-de-vie et toute une gamme de produits européens.

La foire de Willshire était aussi un lieu de rencontre. Le jour du marché était l'occasion pour les Blancs et les Noirs de tenter de communiquer. En marchandant, chacun essayait de se faire comprendre des autres en parlant leur langue. Comme le dit Dugmore, « on y parlait un cafre bizarre [...] et un anglais et un hollandais non moins bizarres »²⁹.

Le marché de Willshire restait pourtant une façade — peut-être nécessaire. Il ne pouvait cacher la réalité profonde des rapports entre Blancs et Noirs. En effet, il faut souligner que Willshire était avant tout un poste de défense frontalier situé sur un front violent où tout témoignait de l'existence du conflit. Le jour du marché se déroulait dans une atmosphère militaire : la foule bigarrée, blanche, brune et noire, était traversée par les uniformes rouges, verts et bleus des « régiments de ligne, des fusiliers et des artilleurs », comme l'a observé Dugmore.

Le commerce florissant qui s'était établi entre les Noirs et les Blancs ne pouvait faire oublier aux Xhosa que leurs terres ancestrales étaient maintenant entre les mains des colons blancs. Alors même que les Noirs et les Blancs commerçaient à Willshire sous l'œil attentif des autorités, en pays xhosa, le trafic des armes à feu entre contrebandiers blancs et acheteurs xhosa était florissant. Ces derniers achetaient des fusils pour se préparer au grand affrontement qui, ils en étaient certains, n'allait pas manquer de se produire. La guerre éclata en effet en 1834-1835 ; ce ne fut ni la dernière ni la première. D'autres faits rappelaient la réalité violente des rapports entre les Xhosa et les colons : dans le même temps où se poursuivaient les transactions commerciales à Willshire et en pays xhosa, des voyageurs blancs solitaires

26. G. Butler, 1974, p. 197.

27. G. M. Theal, 1891, p. 237.

28. R. H. Dugmore, 1958.

29. Lors de leurs durs marchandages, les commerçants anglais et hollandais essayaient de s'exprimer en xhosa, tandis que les marchands xhosa essayaient de s'exprimer dans les deux langues européennes.

et de jeunes bergers européens surveillant le bétail de leurs parents étaient assassinés par des Xhosa mécontents³⁰.

Menace extérieure et réaction concertée des Blancs et des Noirs

Il est donc évident que, jusqu'en 1828, les événements du Mfecane n'avaient pas menacé gravement la stabilité et l'équilibre des relations entre les Blancs et les Noirs du Cap. Comme nous l'avons vu, les réfugiés tswana et sotho qui affluaient dans la partie blanche de la colonie furent très vite intégrés à sa vie économique. Dans le Nord-Est, les Mpondo de Faku avaient presque à eux seuls empêché les régiments de Chaka d'avancer au-delà du pays mpondo.

Cette situation changea cependant en 1828. Un autre type de réfugiés fit soudain son apparition dans les régions de la colonie qui s'étendaient à l'est du Kei. À la différence des Sotho et des Tswana, ces réfugiés semèrent la terreur parmi les Tembu et les Xhosa d'Hintsa. Ils étaient également différents en ce que — contrairement aux Sotho et aux Tswana — ils avaient gardé quasiment intactes leur cohésion politique, leur loyauté envers les leurs et leurs capacités militaires. Il s'agissait des Ngwane, commandés par Matiwane, un guerrier chevronné qui avait déjà terrorisé plusieurs États — y compris celui des Sotho de Moshoeshoe.

Les Ngwane, qui à présent incluaient des éléments hlubi, traversèrent l'Orange en venant du Lesotho et pénétrèrent en pays tembu entre janvier et février 1828. Leur arrivée coïncida avec celle des régiments de Chaka en pays mpondo, arrivée qui créait déjà un grand sentiment d'inquiétude chez les colons, les Tembu et les Xhosa. Ainsi, toute la zone allant des districts orientaux jusqu'à l'Umzimvubu au nord-est était-elle parcourue de rumeurs concernant les « Fetcane » ou « Mfecane »³¹ comme on appelait les régiments zulu³². Les régiments de Chaka, en pays mpondo, tentèrent d'avancer plus au sud pour s'ouvrir la route du Cap. Chaka voulait en effet établir des relations diplomatiques avec la colonie. Bien qu'ils fussent décidés à combattre tout État nguni du Sud se trouvant sur leur passage, les Zulu avaient reçu l'ordre très strict d'éviter tout heurt avec les Anglais.

Revenons aux Ngwane. Dès qu'ils pénétrèrent en pays tembu, ils se trouvèrent nez à nez avec une avant-garde des forces de la colonie qui croyait avoir affaire à des Zulu. Des escarmouches s'ensuivirent, dont l'issue fut incertaine. Les colons se préparèrent pour une bataille plus grande et plus décisive. Le gouverneur Somerset, Hintsa, le chef des Gcaleka, et Vusani,

30. Par exemple, les fils de Garbett et Sloman, les victimes de Clay Pitt, le parti irlandais, etc., comptèrent parmi les victimes de la colère xhosa.

31. Voir note 15 ci-dessus.

32. Les rumeurs concernant la présence des Zulu n'étaient pas dénuées de fondement, puisqu'un régiment zulu avançait déjà vers le sud à travers le pays mpondo.

le chef tembu, coopèrent à cet effet. Une force composée de troupes britanniques de colons, de régiments xhosa et tembu fut mise sur pied pour la bataille finale, qui eut lieu à Mbolompo. Les Ngwane furent complètement écrasés, et beaucoup d'entre eux furent tués. Certains des survivants se joignirent aux Tembu et aux Xhosa, augmentant la population mfengu dans cette zone. D'autres refluèrent vers le Lesotho avec Matiwane; et Moshoeshoe leur permit de s'y établir. Cependant, le mal du pays poussa Matiwane et ses partisans à revenir au Natal. C'est là qu'il fut tué par Dingane, qui avait pris la succession de Chaka comme chef des Zulu.

La défaite décisive des Ngwane à Mbolompo conduisit à l'élimination de l'un des agents les plus puissants et les plus destructeurs du Mfecane. De fait, après Mbolompo, la colonie et les régions tembu et xhosa ne furent plus sérieusement menacées de l'extérieur. Cette action concertée contre les Ngwane de Matiwane signifia la formation d'une alliance temporaire entre les Anglais, les Xhosa et les Tembu. Cela avait naturellement exigé la suspension des hostilités entre Britanniques et Xhosa.

Mais, alors que l'action concertée des Xhosa et des Tembu peut s'expliquer, l'engagement britannique n'est pas si facile à comprendre. Quelles considérations y avaient-elles présidé? Le territoire anglais ne risquait pas d'être envahi par les Ngwane. En outre, même s'ils avaient encore l'impression que les envahisseurs du pays tembu étaient les Zulu de Chaka, ce dernier ne leur avait jamais donné la moindre raison de craindre une invasion de sa part. Redoutaient-ils, peut-être, que les troubles continuels en pays tembu ne gagnent la région xhosa, et forcent les Xhosa à fuir vers l'ouest, dans le district oriental, semant ainsi l'inquiétude chez les fermiers? Ou, comme on l'a suggéré par ailleurs, l'engagement britannique était-il calculé et motivé par des considérations diplomatiques, plutôt que par la crainte d'une invasion? Un tel point de vue signifierait que le gouvernement et les cercles de la colonie pensaient que l'aide militaire fournie aux Xhosa et aux Tembu ferait oublier aux premiers le fait que leurs terres ancestrales étaient aux mains des Européens, et contribuerait donc à développer des relations pacifiques entre les Blancs et les Noirs.

Quelles qu'aient été les raisons de l'engagement britannique dans la campagne « Fetcane » de 1828, un point important doit être mentionné. Le combat contre Matiwane fournit l'exemple d'un cas où Blancs et Noirs ont enterré la hache de guerre pour faire face à un ennemi commun. Nous pouvons seulement conclure que, en dépit de la tension et des conflits ouverts qui caractérisaient les rapports des Xhosa et des colons, il régnait au Cap une certaine stabilité, un certain équilibre; Blancs et Noirs se sentirent menacés en 1828 et s'efforcèrent de se défendre.

Les Mfengu

L'un des résultats les plus importants et les plus durables du Mfecane fut l'apparition de nouvelles unités sociales, de nouveaux États politiques,

quand les victimes dispersées et déplacées par les troubles se regroupèrent, souvent dans de nouvelles régions et dans des milieux différents. Dans la plupart des cas, les nouveaux groupes étaient constitués d'éléments divers qui, grâce aux qualités de commandement de certains individus, furent rassemblés au sein d'entités politiques identifiables. Les Swazi, les Gaza et les Ndebele offrent de bons exemples de telles entités. De nombreux survivants des guerres rejoignirent ces chefs pour renforcer les rangs de ces nouveaux États, ou furent absorbés par les groupes politiques déjà existants. Voilà comment Moshoeshoe, par exemple, édifia une grande nation sotho.

Mais plus nombreux furent les rescapés qui restèrent privés de chefs, errants et misérables; parfois reçus par certains dirigeants, ils ne furent jamais totalement assimilés par les communautés qui les accueillirent³³. Ce fut le cas de nombreux éléments originaires du Natal qui pénétrèrent dans la région nguni du Cap. Ils arrivèrent par groupes plus ou moins grands, ou parfois isolément. Certains venaient du nord du pays nguni, d'autres de la région de la vallée du Caledon. Comme ils étaient affamés et misérables, ils vivaient de mendicité, *ukufenguzza*, terme d'où est dérivé celui d'*amaMfengu* (*Fingo*). Il semble que ce nom leur ait été donné par leurs hôtes tembu, xhosa et mpondo. Il est donc appliqué collectivement aux réfugiés ou aux immigrants de la partie septentrionale du territoire nguni, et essentiellement, mais non exclusivement, aux Hlubi, Bhele, Ngwane et Zizi, auxquels on donna asile dans la région du Cap, après qu'ils eurent été déplacés et dispersés par le Mfecane³⁴. Ces fugitifs commencèrent à refluer vers Le Cap pratiquement au début des guerres qui se déroulaient dans la partie septentrionale du territoire nguni; leur nombre ne cessa de croître entre 1822 et 1828. La défaite des Ngwane de Matiwane, en 1828, poussa de nombreux survivants à se joindre à la population mfengu de la région nguni du Cap.

La réaction des chefs tembu, xhosa et mpondo aux requêtes des réfugiés fut positive. Ils les reçurent comme des sujets, humainement, et les pourvurent en terres, nourriture et bétail. Conformément à la coutume, les chefs qui les recevaient conservaient la propriété du bétail, mais les Mfengu pouvaient garder le lait des vaches et utiliser les bêtes pour leurs tâches domestiques.

Comme la plupart des Mfengu étaient des travailleurs acharnés, beaucoup purent s'établir très rapidement et même acquérir des biens. Ils produisirent suffisamment de nourriture pour leur subsistance, et même des excédents pour le marché. Les Mfengu s'étaient, entre autres, spécialisés dans la culture du tabac, qu'ils échangeaient contre du bétail. Ils participèrent aussi au commerce de la frontière avec les colons et s'y montrèrent d'excellents négociants³⁵.

Si, de manière générale, les Mfengu qui vivaient en pays tembu et mpondo paraissent y avoir été heureux et s'être en grande partie intégrés

33. Voir le témoignage oculaire d'un des participants, Bertram Bowker (1810-1907), dans G. Butler, 1974, p. 252-254. Et aussi R. H. Dugmore, 1958, p. 44; J. D. Omer-Cooper, 1966, p. 92.

34. Cette définition n'inclut généralement pas les immigrants volontaires du Natal, qui s'installèrent dans le territoire des Nguni du Cap après le Mfecane. Voir aussi J. J. Van Warmelo, 1935, p. 65.

35. J. Ayliff et J. Whiteside, 1962, p. 20.

aux communautés qui les accueillait, les Mfengu de la région xhosa continuèrent à se sentir mis à part. C'est pourquoi ils ne purent s'intégrer à la communauté xhosa. Il est vrai qu'ils apprirent vite à parler — quoique avec un accent — la langue de leurs hôtes; mais comme ils continuaient à se considérer comme un groupe séparé et dominé, et que les Xhosa les considéraient de même, aucune intégration totale ne fut possible.

Cet échec provoqua des rapports hostiles entre les deux communautés et contribua à tendre les relations des Anglais et des Xhosa, déjà difficiles. Comme nous l'avons dit, au début, les rapports des Xhosa et des Mfengu étaient chaleureux — ce qui aurait pu permettre l'intégration de ces derniers. Cependant, ils commencèrent à se dégrader, et les Mfengu se mirent à chercher d'autres solutions et une situation plus favorable. Qu'est-ce qui provoqua une telle dégradation? On ne le sait pas exactement; mais il est clair que l'échec du processus d'intégration fut exploité par des forces extérieures qui cherchèrent à exacerber et à perpétuer toutes les différences culturelles, politiques et économiques existant entre les deux peuples. Les plus importants facteurs extérieurs de division furent la Wesleyan Methodist Missionary Society, les colons blancs et le gouvernement de la colonie du Cap.

La Wesleyan Methodist Missionary Society travaillait chez les Xhosa de Gcaleka depuis juillet 1827, quand Hintsá permit à William Shaw d'installer une mission dans cette zone. Après les négociations, une mission fut établie à Butterworth, près de la capitale de Hintsá, par W. J. Shrewsbury. Bien que la présence de la mission ne l'enthousiasmât guère, Hintsá la protégea, et aida Shrewsbury et son épouse. Il autorisa aussi les Mfengu à assister aux services religieux³⁶.

L'apparition des missionnaires wesleyens à cette époque allait interférer avec les processus d'assimilation et d'intégration des Mfengu en pays xhosa. L'attitude des divers missionnaires vis-à-vis des plaintes des Mfengu — réelles ou imaginaires — se révélerait cruciale. Les Mfengu se sentaient tenus à l'écart, politiquement opprimés et économiquement exploités par leurs hôtes xhosa. C'est cette relation « chef/sujet » entre les Xhosa et les Mfengu qui fut transformée abusivement en relation « maître/esclave » par John Ayliff, le successeur de Shrewsbury, et plus tard reprise par les fonctionnaires du gouvernement du Cap. Le mythe de l'esclavage — lié à celui selon lequel le Mfecane avait complètement anéanti le pouvoir militaire des Mfengu — eut, selon R. A. Moyer³⁷ un certain nombre d'effets sur les rapports des deux groupes. Tout d'abord, on présenta les Mfengu comme des êtres dignes de pitié qui méritaient la sympathie du gouvernement du Cap, des missionnaires et des philanthropes. Ensuite, dans la mesure où l'on exagérait l'impuissance militaire des Mfengu et le fait que les Xhosa les « opprimaient », les deux mythes conduisirent les missionnaires et les autorités du Cap à penser qu'ils étaient dans l'obligation de défendre les droits des Mfengu et de les

36. *Ibid.*, p. 20.

37. R. A. Moyer, 1974.

« délivrer » de la « tutelle » xhosa. Enfin, les deux mythes paraissent avoir été rapidement repris par les Mfengu eux-mêmes, qui continuaient à se sentir très différents des Xhosa. C'est pourquoi ils commencèrent à voir dans les missionnaires, les colons et le gouvernement du Cap des libérateurs, et eurent tendance à identifier leurs propres intérêts, aspirations, espoirs, craintes et anxiétés avec ceux de ces groupes extérieurs.

Les forces extérieures dont nous parlons avaient de bonnes raisons d'encourager le développement de ces mythes. Plus les Mfengu se considéraient comme opprimés et exploités, plus ils dépendaient des missionnaires pour la défense de leur cause. On s'attendait à ce qu'ils récompensent l'aide de ces derniers en étant plus réceptifs à l'enseignement chrétien. Plus les Mfengu se considéraient comme exploités économiquement par les Xhosa, plus il était facile de les recruter comme main-d'œuvre agricole bon marché.

Plus grave encore : se considérant comme différents des Xhosa et identifiant leurs craintes et leurs intérêts à ceux des colons britanniques, les Mfengu étaient conduits à s'éloigner des Xhosa et à rejoindre la colonie à la première occasion. Cette occasion fut finalement fournie par la sixième guerre frontalière (1834-1835), quand les Mfengu durent décider de la position à adopter dans une guerre que, pour commencer, ils considéraient comme un conflit entre les Anglais et les Xhosa. Lors d'une réunion tenue immédiatement au début des hostilités, ils décidèrent, d'une part, qu'aucun Mfengu ne participerait à l'invasion de la colonie; d'autre part, qu'autant que possible ils défendraient et protégeraient les missionnaires et les commerçants; enfin, qu'ils joueraient le rôle d'agents de liaison britanniques en acheminant les messages que John Ayliff adressait au commandant de l'armée anglaise pour le tenir informé des mouvements et des intentions des forces xhosa.

De fait, du début de la guerre en décembre 1834 jusqu'en mai 1835 — moment où ils quittèrent la région xhosa et allèrent s'installer dans les territoires contrôlés par les Britanniques —, les Mfengu réalisèrent une tâche d'espionnage considérable. Non seulement ils acheminèrent les messages d'Ayliff et du commandant de l'armée, mais ils informèrent également le premier des activités des Xhosa Gaika et Gcaleka. Ayliff, à Butterworth, transmettait ces informations au juge-commissaire civil de Grahamstown. Les messagers mfengu parcouraient régulièrement les 250 kilomètres qui séparaient Grahamstown du territoire xhosa³⁸. Bien que la plupart de ces missions de liaison eussent lieu de nuit, Hintsu, le chef des Gcaleka, les découvrit très vite et décida de mettre un terme à cette trahison.

Dans les semaines qui suivirent le déclenchement des hostilités, de nombreux centres blancs isolés furent détruits par les Xhosa, qui tuèrent également des fermiers et des commerçants. Le gouverneur, Benjamin D'Urban, dut se rendre dans la zone du conflit pour organiser la défense de la colonie. Ce fut alors qu'il campait près de Butterworth qu'Ayliff et ses

38. J. Ayliff et J. Whiteside, 1962, p. 23-24.

protégés mfengu lui demandèrent de déclarer les Mfengu « sujets britanniques » pour les « délivrer » de la « tutelle » xhosa. Cette requête reçut une réponse positive le 3 mai 1835, et les Mfengu — 16 000 hommes, femmes et enfants, avec 15 000 têtes de bétail et des milliers de chèvres, le tout appartenant aux chefs xhosa — quittèrent le pays xhosa escortés par des troupes britanniques³⁹. Le trajet commença le 9 mai et mit effectivement fin aux processus d'assimilation et d'intégration qui s'étaient développés depuis l'arrivée des Mfengu en territoire xhosa. Le voyage s'acheva le 14 mai, quand le dernier homme et le dernier animal eurent traversé la Keiskamma et abordé, en « terre promise », le district de Peddie, que le gouverneur D'Urban avait réservé aux Mfengu. Après la remise officielle des terres aux huit chefs mfengu, chaque homme dut jurer qu'il serait fidèle à Dieu et loyal envers le roi d'Angleterre; qu'il coopérerait avec les missionnaires en leur envoyant ses enfants. Les Mfengu ne devaient pas oublier la « tutelle » dont le gouvernement du Cap et les missionnaires les avaient « délivrés ».

L'évacuation des Mfengu de la région xhosa se produisit en plein milieu de la sixième guerre frontalière et, comme nous l'avons souligné, elle se fit sous certaines conditions. Par exemple, les Mfengu devaient aider les Anglais contre les Xhosa — ce qu'ils firent immédiatement après leur arrivée dans leur nouveau territoire. Près de 500 Mfengu se joignirent à l'armée britannique et contribuèrent très largement à chasser les Xhosa de la vallée du Buffalo. Ils se chargèrent également de garder tous les passages qui menaient à la colonie et de récupérer le bétail volé par les Xhosa.

Une autre condition de leur « délivrance » était qu'ils fourniraient de la main-d'œuvre bon marché pour la colonie: idée fort bien accueillie au Cap étant donné qu'à cette époque de nombreux Tswana et Sotho retournaient chez eux après avoir achevé leur « apprentissage » — et parce que la paix revenait dans leur propre pays⁴⁰. En ce qui concerne la coopération avec les missionnaires, les Mfengu souhaitaient que ceux-ci éduquent leurs enfants, et beaucoup d'adultes eux-mêmes assistaient aux services religieux.

Surtout, l'évacuation des Mfengu fut calculée de façon à affaiblir les Xhosa lors de futurs conflits avec les Blancs. La région où les Mfengu furent installés avait été choisie parce qu'elle constituait une zone tampon entre les Xhosa et la colonie britannique.

Conclusion

Le Mfecane amena des changements militaires, politiques, sociaux, économiques et même parfois culturels chez les peuples des diverses parties de l'Afrique qu'il affecta. L'ampleur de son influence dépendit beaucoup de facteurs comme, par exemple, la nature des agents du mouvement et

39. *Ibid.*, p. 28-29.

40. Voir note 17 ci-dessus.

leurs objectifs ainsi que de facteurs locaux, comme les conditions militaires, politiques et sociales.

Ainsi que nous l'avons vu, trois types d'agents du Mfecane pénétrèrent dans la zone définie comme la colonie du Cap. Il s'agit d'abord des réfugiés misérables et affamés — Sotho, Tswana et Nguni du Nord — qui venaient y chercher nourriture, aide et protection. La plupart des Tswana et des Sotho furent employés par les fermiers européens; quant aux Nguni du Nord, qui venaient du Natal, ils furent accueillis par les chefs xhosa, tembu et mpondo. Il y eut ensuite les régiments zulu de Chaka, qui envahirent le pays mpondo, mais ne purent aller au-delà à cause de la résistance mpondo. Enfin, il y eut des peuples aussi forts et destructeurs que les Zulu, comme les Tembu septentrionaux de Ngoza et les Ngwane de Matiwane. Les Tembu de Ngoza pénétrèrent en pays mpondo en 1822-1823; mais, comme les Zulu qui les suivirent, ils ne dépassèrent pas l'Umzimkulu, à cause de la résistance mpondo.

Les seules forces vraiment sérieuses qui paraissent avoir avancé plus au sud furent les Ngwane de Matiwane, qui provoquèrent une grande inquiétude dans la région située entre l'Umzimvubu et le Gamtoos quand ils envahirent le pays tembu à partir du Lesotho. Parce qu'on les confondit avec les Zulu de Chaka, et parce qu'ils semblaient menacer la stabilité et l'équilibre de la colonie — malgré les heurts frontaliers des Xhosa et des Européens —, ils furent combattus par une force combinée anglaise, xhosa et tembu. L'impact militaire de l'invasion ngwane fut de toute façon très limité puisqu'elle fut très rapidement et efficacement stoppée par cette force combinée. Quant à l'alliance des Anglais, des Xhosa et des Tembu, destinée à défendre des intérêts communs contre une menace extérieure, elle fut également très brève, puisqu'elle prit fin avec la disparition de la menace ngwane.

Il semble cependant que l'influence économique, sociale et culturelle du Mfecane ait été plus grande et plus durable que ses conséquences militaires ou politiques. Cela est d'autant plus intéressant que les groupes qui exercèrent le plus d'impact dans ces domaines étaient les plus faibles: les groupes de misérables et de mendiants formés par les Tswana, les Sotho et les Mfengu, militairement inoffensifs. Comme on l'a vu, c'est grâce à l'arrivée des réfugiés tswana et sotho en 1823 que les communautés agricoles de Graaff-Reinet et d'Albany échappèrent à la catastrophe provoquée par le manque de main-d'œuvre bon marché. La présence de cette force de travail conduisit également à miner les principes sur lesquels l'agriculture coloniale avait été originairement fondée: l'autosubsistance et la culture intensive. L'arrivée des Mfengu dans le district de Peddie, en 1835, allait assurer aux fermiers une source inépuisable de force de travail bon marché.

À cause de leur origine — le pays nguni du Nord — et également de leur nombre, les Mfengu constituaient potentiellement une force politique, sociale et culturelle. Mais leur influence politique sur leurs hôtes nguni fut affaiblie par leur départ, en 1835, de la région xhosa. En tant que sujets britanniques, ils participèrent aux guerres que les Anglais menèrent contre les Xhosa. Tous les accords conclus à la suite de ces guerres concernèrent les Anglais, nullement les Mfengu. Par exemple, la participation et le sacrifice

des Mfengu lors des guerres de 1834-1835, 1846 et 1851-1853 contre les Xhosa furent aussi importants que ceux des soldats de la colonie; mais ces guerres restèrent une affaire anglo-xhosa dans laquelle les Mfengu n'occupaient qu'une position secondaire.

L'influence culturelle des Mfengu sur les Nguni du Cap et les colons blancs n'est pas facile à mesurer. De plus, les Nguni du Cap et les Nguni du Natal étaient fort semblables culturellement. Il existe cependant un domaine dans lequel l'influence mfengu a été importante. Parce qu'ils acceptèrent le christianisme, l'éducation, l'agriculture et le travail européens bien avant les Nguni du Cap, les Mfengu jouèrent un rôle essentiel en tant qu'agents de modernisation parmi les autres communautés africaines du Cap. Ce sont eux qui fournirent les premiers enseignants africains, les premiers prêtres, les premiers démonstrateurs agricoles et les premiers secrétaires.